

dire que pour lui il s'inquiétait fort peu quelle que fût l'issue des choses, qu'il allait se retirer et demander à l'archevêque à être placé en paroisse. Cette déclaration excita un mécontentement et un murmure universels ; elle fit évanouir la dernière lueur d'espérance que l'on conservait encore, et porta le découragement dans le cœur d'un bon nombre d'anciens frères qui avaient résisté jusqu'alors à la contagion générale.

Dès lors, chacun donna un libre cours à ses pensées et à ses paroles ; chacun s'occupa de son avenir, fit ses projets et les communiqua aux autres. L'un se proposa de rentrer dans sa famille et en donnait avis à ses parents ; l'autre, de se présenter dans une autre congrégation ; un troisième, de prendre tel ou tel métier ; tous enfin se préparaient ou se résignaient à s'éloigner d'une société qui leur était chère, mais où ils ne trouvaient plus la paix, l'union, le bonheur et le contentement qu'ils avaient goûtés jadis.

Le frère Stanislas, dans cette circonstance critique, se montra homme de tête, homme de cœur, homme de dévouement ; seul il lutta contre le découragement des frères et contre la rigueur excessive et imprudente de M. Courveille ; il ne perdit pas confiance et se montra fidèle à l'institut et le digne enfant du Père Champagnat. La nuit et le jour, il était auprès du lit du bon Père et lui prodiguait ses soins. C'est lui qui alla trouver M. le curé de Saint-Chamond, qui lui exposa le triste état de la maison, les menaces des créanciers, et qui, par ses instantes prières accompagnées de larmes, le décida à se charger des dettes. Par ses bons conseils, ses exhortations et ses prières, il retint les frères et les novices et arrêta le projet qu'ils avaient fait de tout abandonner. Il ne craignit même pas de faire à M. Courveille de très humbles, mais très fortes représentations sur la rigueur et les procédés dont il usait envers les frères ; il le blâma surtout de leur avoir fait connaître l'intention où il était de les abandonner pour prendre une cure. M. Courveille, loin

de s'adoucir et d'avouer ses torts, lui répondit sèchement : « Ce n'est pas moi qui ai fait les dettes ; si les choses vont mal, tant pis ; je ne me charge pas des suites. Oui, si Monsieur Champagnat meurt, je me retirerai, et chacun en fera autant. » Il est certain, en effet, que si le Père Champagnat fût mort, tout était perdu ; mais Dieu, qui l'avait choisi pour fonder et établir l'œuvre des frères, veillait sur ses jours ; il lui conserva la vie et lui rendit la santé contre toute espérance humaine.

Le frère Stanislas lui ayant fait connaître tout ce qui se passait dans la maison, le bon Père supplia instamment M. Courveille de donner aux frères une direction plus paternelle, de se montrer plus indulgent, et surtout de ne pas renvoyer si légèrement des sujets qui, malgré leurs défauts, pouvaient, avec le temps, devenir de bons religieux. Mais au point où en étaient les choses, il était difficile de s'arrêter. De part et d'autre les esprits étaient extrêmement aigris ; les frères avaient perdu toute confiance en M. Courveille, et ce dernier était mécontent de tout le monde et de toutes choses. Persuadé que la plupart des sujets n'avaient pas les qualités requises pour faire des religieux, il n'éprouvait aucune peine à les voir abandonner une vocation pour laquelle il ne les croyait pas faits. D'un autre côté, s'exagérant l'excellence et les devoirs de l'état religieux, il demandait à de jeunes novices une perfection qu'on serait content de trouver chez les hommes vieillissants dans les observances régulières ; il imposait un joug que personne ne pouvait porter, et renvoyait quiconque cherchait à le secouer. Malgré cela, dès qu'il fut certain que le Père Champagnat était hors de danger, les esprits se calmèrent, la confiance rentra dans tous les cœurs, la gaieté, la joie et le contentement prirent la place du trouble et de l'esprit de murmure qui avaient régné pendant trois semaines ; l'ordre et la discipline reparurent ; on se résigna à porter le joug dans l'espoir que bientôt tout allait changer et reprendre son premier train.

Ce qui se passa, quand le Père Champagnat parut pour la première fois en communauté, peut donner une idée de l'attachement et de l'affection que l'on avait pour lui, du plaisir et du bonheur que procurait à tous ses frères son rétablissement, qu'ils avaient tant désiré et tant demandé à Dieu. Bien qu'il pût à peine se soutenir, ayant appris qu'à l'exercice de la coulpe qui se faisait en ce moment, il devait être fait à quelque novice de sévères réprimandes, il pria le frère Stanislas, qui se trouvait avec lui, de le conduire par le bras au chapitre. Lorsqu'il entra et que les regards se portèrent sur lui, ce fut un transport de joie impossible à décrire. Tout le monde se lève subitement comme un seul homme ; tous les visages s'épanouissent ; l'expression du bonheur se peint sur toutes les figures, tous les frères se tournent vers lui et s'écrient : C'est le Père Champagnat ! c'est notre bon Père ! Des battements de mains et des larmes de joie se confondent et expriment l'indicible plaisir qu'éprouvent tous les cœurs. L'exercice de la coulpe, si grave et si imposant, fut interrompu et suspendu. M. Courveille qui le présidait, témoin de ces démonstrations affectueuses, et voyant qu'on ne le regardait pas, sortit et ne reparut plus au chapitre. Le bon Père adressa aux frères quelques paroles d'encouragement qui portèrent la confiance dans tous les cœurs, et finirent par dissiper toutes les craintes.

La crise dont nous venons de faire l'histoire n'eut pas d'écho en dehors de la maison du noviciat, et la maladie du bon Père ne causa aucun trouble ni aucun dérangement dans les établissements.

Quelques jours après, un postulant s'étant présenté pour demander son admission dans l'institut, on le fit monter dans la chambre du Père Champagnat. M. Courveille, qui s'y trouvait en ce moment, l'examina minutieusement, et lui fit une peinture si effrayante des obligations de la vie religieuse, que le jeune homme, découragé par ce qu'il venait d'entendre, était sur le point d'abandonner son projet. Le

Père Champagnat, qui pendant l'entretien n'avait pas dit un seul mot, mais qui ne perdait pas de vue le postulant, reconnaissant sur sa figure le mauvais effet que venait de faire sur lui le tableau exagéré des obligations de la vie religieuse, lui fit un petit signe lorsqu'il sortait pour se retirer. Quand il fut seul avec lui, il l'invita à visiter la chapelle, et bien qu'il pût à peine marcher, il l'y mena lui-même pour avoir occasion de lui parler. Il lui fallut du temps pour monter les quarante marches de l'escalier qui y conduisait, et quoiqu'il s'appuyât sur la rampe et qu'il s'arrêtât quelques instants à chaque palier, il était essoufflé quand il y arriva. Après avoir adoré le Saint Sacrement, il dit au jeune homme, en lui montrant la statue de Marie : « Voyez cette auguste Vierge, elle est notre bonne Mère ; elle sera la vôtre, si vous venez dans cette maison qui lui est consacrée, et elle vous aidera à surmonter les obstacles de la vie religieuse. » Puis il ajouta, en sortant de la chapelle : « Peut-on dire que le joug de Jésus-Christ soit dur et difficile à porter ? Non, le divin Sauveur, qui est la vérité même, nous enseigne que son joug est doux, et que c'est une consolation et un bonheur que de s'en charger. Je vous assure que vous trouverez plus de satisfaction, de joie et de contentement au service de Dieu, que ne pourraient vous en procurer tous les plaisirs du monde. Venez l'essayer, et vous verrez. La vie religieuse n'a rien de pénible pour ceux qui ont une bonne volonté. Ne craignez pas ; je vous promets la protection de notre bonne Mère : elle prendra soin de vous comme de son enfant ; je vous attends donc un de ces jours, ne manquez pas. » A ce discours, le postulant sentit évanouir toutes ses craintes, son cœur se remplit de joie et de courage. « Oui, lui répondit-il, je viendrai, je vous en donne ma parole. » Quelques jours après, il était au noviciat, et comme le lui avait prédit le bon Père, il éprouva peu de peines et beaucoup de consolations. Pour assurer sa persévérance, souvent il vint prier aux pieds de la divine Mère, qui n'a jamais cessé de le protéger comme son

enfant. Ce jeune homme ne balançait jamais dans sa vocation, et il fit un bon religieux.

Dès que le Père Champagnat put sortir, M. le curé de Saint-Pierre vint le prendre pour le conduire à son presbytère. Craignant que l'on n'eût pas assez soin de lui à l'Hermitage, ou qu'à raison de l'indigence de la maison, on ne pût lui procurer tout ce qui lui était nécessaire, il voulut se charger lui-même de tous les petits soins que son état réclamait ; et il le fit avec tant d'attention et de délicatesse que le bon Père en était tout confus. Jusqu'à sa mort, le vénérable curé se montra le protecteur et le bienfaiteur de la congrégation, le père des frères et l'ami de leur pieux fondateur ; témoignant ainsi que, s'il leur avait causé quelques peines dans le temps, il l'avait fait par ignorance et parce qu'il avait été mal informé.

CHAPITRE QUATORZIÈME

La vertu du Père Champagnat est soumise à de nouvelles épreuves, par la conduite de M. Courveille et par la sortie de plusieurs frères.

C'EST qui venait de se passer dans la maison ne put guérir M. Courveille de son ambition, ni lui inspirer de meilleurs sentiments à l'égard du Père Champagnat ; mais s'apercevant qu'il ne pouvait lui détacher les frères, il prit d'autres moyens pour arriver à ses fins. Un de ces moyens

fut d'écrire à Mgr l'archevêque, pour dénigrer le bon Père et pour le perdre dans l'esprit de ce prélat. Entre autres choses, il l'accusait de recevoir trop facilement toutes sortes de sujets, dont la plupart se retiraient après avoir fait de grandes dépenses à la maison, de ne pas assez former les frères à la piété et aux vertus de leur état, de les occuper trop aux travaux manuels et de négliger leur instruction, enfin d'être trop bon et trop indulgent et, par là même, de laisser faiblir la discipline et la régularité. Quoiqu'on ne donnât pas à l'archevêché une entière croyance à toutes ces accusations, on crut pourtant nécessaire d'examiner les choses, afin de savoir ce qu'il y avait de vrai. A cette fin, il fut arrêté que M. *** ferait une visite à l'Hermitage. Il y arriva pendant que le Père Champagnat était en convalescence chez M. le curé de Saint-Pierre. Dès qu'il fut averti de la visite de M. ***, il remonta à l'Hermitage pour lui présenter ses respects, et le mettre au courant de toutes choses. M. *** qui était prévenu, le reçut froidement, lui fit une infinité de questions et d'observations. Après cela, il visita la maison dans le plus grand détail, et il fit subir aux frères et aux novices un examen sur la religion, et sur les principales parties de l'enseignement primaire. Dans cet examen il se montra sévère, et il trouva que les frères n'étaient pas assez instruits. Il fut visible à tout le monde qu'il était mécontent, et d'ailleurs il ne prit aucune précaution pour cacher sa mauvaise humeur ; il se plaignit hautement et blâma, partout où il alla, ce qui ne lui convenait pas. Avant de quitter la maison, il renouvela au Père Champagnat les reproches qu'il lui avait déjà faits en détail, et à mesure que l'occasion s'en était présentée ; il lui recommanda de donner plus de temps à l'instruction des frères, lui défendit de faire de nouvelles constructions et de tant s'occuper de matériel.

Les plaintes de M. *** étaient-elles fondées ? Nous ne le croyons pas. Elles portent sur deux chefs principaux, savoir :